

JARDIN DES PLANTES

Le labo de botanique tropicale fait son shopping dans la jungle

Patrick Blanc, chef du laboratoire de Paris VI, a rapporté 500 plantes jamais vues de forêts tropicales en voie de disparition. On les trouvera dans le commerce dans quelques années. Entretien.



Pierre-Olivier Deshayes

Patrick Blanc et un coccolaba pubescens ramené de Guadeloupe

Patrick Blanc en avait assez de voir s'étioler les plantes de son laboratoire de botanique tropicale de Paris VI, rue Cuvier, « l'été quand on les sort, elles prennent des crottes de pigeon, ce n'est pas l'idéal ». Las de les voir périr, ce maître de recherche les a confiées au Centre national interprofessionnel de l'Horticulture, le puissant CNIH. On les a trouvées belles. On lui a offert un billet pour un colloque lointain s'il en ramenait d'autres. Résultat provisoire : 500 plantes d'appartement jamais vues en Europe, testées en serre. Les premières seront dans le commerce au plus tôt dans trois ans. Les forêts dont elles viennent disparaissent.

LIBERATION. - Ramener des plantes des tropiques, c'est courant ?

PATRICK BLANC. - Ça l'a été ; ça l'était au siècle dernier et jusque dans les années 1920. Il n'y avait pas ce snobisme des botanistes, de ne pas toucher à l'horticulture. Il y avait une cohérence entre ces deux domaines. Aujourd'hui, ça ne fait pas sérieux. Pour les botanistes, ce qui est sérieux, c'est de couper les plantes en petits morceaux de les faire sécher, de regarder les mécanismes. Mais de s'apercevoir qu'elles sont belles, et qu'elles peuvent décorer, ça ne fait pas sérieux. La botanique migre de plus en plus vers la cytologie, la biochimie, la biologie moléculaire ; on ne s'intéresse pas aux plantes entières ; aux Etats-Unis ou en Hollande on enseigne la systématique ; en France, c'est fini.

LIBERATION. - D'où viennent les plantes d'appartement ?

P.B. - Des forêts tropicales. Les cinquantes espèces que l'on vend en boutique viennent surtout d'Amérique et d'Asie. Mais les dracaena et les saint-paulia viennent d'Afrique. Les philodendrons viennent d'Amérique. Les bé-

gonias, du monde entier, mais ceux que l'on cultive sont américains sauf le bégonia « Rex » qui est himalayen. Les broméliace, la famille de l'ananas... tout ça c'est américain. Le ficus benjamin, l'arbre au feuillage léger, lui, est asiatique. Le kentia, qu'on voit partout, est originaire des Lord Howe, au large de la Nouvelle Zélande : c'est le stade juvénile d'un palmier au très grand tronc.

LIBERATION. - En quoi consistent les recherches du laboratoire ?

P.B. - On étudie, par exemple, la floraison répétitive : en forêt tropicale, dans certaines espèces, un axe de la plante ne produit que des fleurs, jamais de feuilles, et pendant des années. Il n'y a rien dans la littérature scientifique là dessus, mais on le constate souvent en forêt. Un de nos étudiants travaille sur la diversité des formes dans la famille de la misère, les commelinaceae : sur les trois continents, on en connaît 700 espèces. Un ami a montré que la taille des graines varie, en sous bois, selon les milieux. On décrit les stratégies des plantes pour coloniser ces milieux...

D'un continent à l'autre, dans les forêts tropicales, les ressemblances sont plus importantes que les différences. Les plantes d'un grand bas fond marécageux d'Amérique ressemblent plus à celles d'un bas fond d'Afrique ou d'Asie, qu'à celles d'un sol plat, dix mètres plus loin.

LIBERATION. - Quelle est la différence avec la forêt française ?

P.B. - Je suis convaincu que les forêts d'Europe et d'Amérique du nord sont de mauvais exemples de forêts tempérées. Elles sont très pauvres, on tourne autour de très peu d'espèces ; ça se comprend aisément : lors des dernières glaciations les flores n'ont pas pu descendre vers le sud, en Amérique, à cause du désert du Mexique et de l'Amérique

Centrale, en Europe, à cause de la Méditerranée et du Sahara. Mais les forêts tempérées de Chine ou de Tasmanie, de Nouvelle-Zélande ou de certains coins du Chili, ne sont pas aussi pauvres. Savoir s'il y a de grosses différences entre les forêts chinoises et la forêt tropicale... J'attends d'y aller pour me faire une idée, je ne sais pas. Je sais qu'il y a des familles entières de lianes en Chine, et une diversité énorme de plantes de sous bois.

LIBERATION. - Comment choisissez-vous les plantes ?

P.B. - Je prends ce que je trouve beau. Le feuillage du bégonia pavonina a des iridescences bleues. En marchant, dans la forêt, j'avais l'impression d'avancer vers un parterre de paquets de gitanes. Ou beau par le port : le costus albus s'enroule sur des tiges en spirales. Ou beau par la floraison... Il ne faut jamais dire « ça, je le ramasserai plus tard » : il y a une telle diversité d'espèces, en forêt, qu'on ne retombe pas deux fois sur la même plante, c'est la règle. Et pour faire vraiment de la botanique, on est mieux seul.

LIBERATION. - Combien de plantes avez-vous confiées au Centre national interprofessionnel d'horticulture ?

P.B. - Entre la dernière expédition et les rescapés du labo, au moins 500. Avant, je les cultivais ici, pour observer ce qu'il y avait à voir, mais bon, on n'a pas de moyens, on a eu des problèmes de gel. Le CNIH s'en occupe quand même beaucoup mieux. La maison Delbard en a acheté quatre pour les multiplier. Le labo va récupérer un peu d'argent, c'est bien.

LIBERATION. - Y a-t-il un trafic de plantes rares ?

P.B. - Pour les orchidées, oui, et les cycadacées... moins maintenant. En 1940, quelqu'un qui tombait sur un arbre couvert de fleurs rares n'hésitait pas à couper l'arbre. Mais les gens ne mettent plus de grands prix dans les plantes, comme avant. Pour les cryptocorynes (des plantes d'aquarium) qui vivent dans les ruisseaux des forêts de Malaisie, il y a un vrai trafic, centralisé sur Singapour : les collecteurs partent à vélos, en ramènent plusieurs milliers, on ne peut pas leur en vouloir de ne pas avoir de conscience écologique.

LIBERATION. - Est-ce que des pays tropicaux limitent la cueillette des plantes sauvages par les botanistes ?

P.B. - Ce serait d'assez mauvais goût. Ils font dégringoler la forêt et si on n'était pas là pour cueillir les plantes et les faire sortir, elles disparaîtraient à jamais du globe.

LIBERATION. - Justement, le Saint-paulia ionantha, la violette africaine, a disparu en Tanzanie, son milieu d'origine. La jungle tropicale disparaît et on refait des jungles en appartement ; c'est paradoxal.

P.B. - C'est un peu triste de penser que leur seul avenir est en appartement. Mais le fait de récupérer les plantes ne change absolument rien au problème de la disparition des forêts qui est un problème global, mondial. On estime qu'entre vingt et quarante hectares de

forêt équatoriale sont détruites à la minute. Les plantes, avec les écosystèmes, et toutes les bêtes qui vont avec. Je dois avouer que je n'ai jamais le moindre scrupule : quand on récolte une plante et qu'on voit un tracteur à côté qui enlève cent fois plus de biomasse, en dix minutes... ce que l'on prend, c'est rien. Et je n'épuise pas les stations, je ne prend pas toutes les plantes : je ramasse en principe quatre, cinq spécimens d'une espèce, si ce n'est pas moins. Après mon passage, seul un botaniste peut voir qu'une feuille morte a été soulevée, et encore... le jour même.

LIBERATION. - Pouvez-vous donner une mesure de la déforestation ?

P.B. - Ce n'est pas compliqué, on vient d'aller dans l'est de la Malaisie, dans un endroit qui correspond sur les cartes, à une grande zone de forêt protégée, l'équivalent d'un département français. A notre arrivée, il ne restait qu'un

lambeau de cette forêt, et pas pour longtemps, vu tous les tracteurs et les arbres fraîchement abattus. C'était en juin dernier, il est fort probable que la forêt n'existe plus.

LIBERATION. - La biologie crée de nouvelles plantes ?

P.B. - Ça n'a rien à voir. Ça va beaucoup moins vite que la destruction, et on n'obtient plus les mêmes types de plantes. La variabilité des végétaux est orientée par la sélection naturelle, sur des milliers d'années. Celle qu'on induit par les rayons X ou d'autres mutagènes part dans tous les sens. C'est absurde. Quand on songe au nombre de fruits tropicaux, aux ressources alimentaires inconnues qui disparaissent avec toutes ces forêts. Si on pouvait motiver l'opinion, même par un biais esthétique comme l'horticulture, ce serait bien.

Propos recueillis par M. -P. NOUGARET